

# Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 29, RUE PIAT — PARIS (20<sup>e</sup>) (Métro : Pyrénées)

DEPUIS TROP LONGTEMPS  
LES PEUPLES ONT PLOYÉ  
Sous le poids du MILITARISME. C'EST EN LIQUIDANT  
LE MILITARISME QUE LE PEUPLE ESPAGNOL ASSURERA LE  
TRIOMPHE DE LA RÉVOLUTION.

## Solidarité totale aux Combattants d'Espagne !

### Neutralité de trahison

Il est clair que si la révolte héroïque du prolétariat espagnol l'emporte — et elle l'emportera ! — sur la rébellion fasciste, ce n'est pas à l'aide du gouvernement de Front populaire français qu'elle le devra.

Il est rare d'avoir vu un gouvernement montrer plus d'impéritie dans une affaire pareille, alors que justement, il avait la possibilité de prendre position tout de suite, dès le premier jour, en faveur de son « confrère » espagnol. Au lieu de cela, il a laissé l'initiative de l'attaque aux dictateurs fascistes, de sorte que maintenant il se trouve comme enfermé dans cette position de neutralité, qui, qu'en le veuille ou non, ressemble fort à une trahison.

S'il ne s'agissait que de la position du gouvernement lui-même, nous pourrions nous en désintéresser. Le malheur, c'est que par sa nature, son origine, ses composants, ce gouvernement ligote en quelque sorte l'action possible qui pourrait mener à lui seul le prolétariat.

Nous avons vu la C.G.T. emboîter le pas au gouvernement de Front populaire, et ne trouver comme aide à apporter aux Espagnols que l'organisation d'une souscription, jusqu'ici plu-tôt maigrelette, d'ailleurs, et l'envoie de quelques ampoules de sérum.

Ne parlons pas des communistes qui, eux, ne veulent voir dans les événements d'Espagne qu'une machination hitlérienne et qui en usent pour développer encore plus le néo-chauvinisme qu'ils inspirent aux travailleurs français.

Certes, il est incontestable que l'aide hitlérienne et fasciste n'aura pas manqué aux Franco, Mola, et autres « bandits à épaulettes » ainsi que les qualifie justement *Solidaridad Obrera*. On parle d'un trésor de guerre de 500 millions dont disposeront les rebelles. Mais voulons considérer à toutes forces la défense de l'Espagne antifasciste sous l'angle d'un croisade possible des démocraties contre les fascismes, c'est rendre un mauvais service à nos frères d'Espagne et c'est surtout sans profit pour eux alimenter ici notre propre impérialisme en y associant la classe ouvrière.

La défense de l'Espagne en lutte révolutionnaire doit être le fait de la classe ouvrière française et non pas de la nation française.

La neutralité de celle-ci ne doit pas conduire à la passivité de celle-là.

Un gouvernement de Front populaire, porté au pouvoir par les masses ouvrières et paysannes estime qu'il peut laisser égorguer tout un peuple dressé contre ses pires ennemis. Il ne fait pas exception à la règle qui veut que les gouvernements, quels qu'ils soient, n'agissent que contraints et forcés par la pression directe des masses. Jusqu'ici, il faut bien le dire, cette pression a manqué. Non pas que le prolétariat français ne soit comme un seul homme tout entier prêt à apporter son secours par tous les moyens en son pouvoir aux héroïques combattants antifascistes d'Espagne.

Mais jusqu'ici cette volonté d'agir est demeurée inemployée, par la volonté des dirigeants.

Il est urgent de sortir de cette inertie véritablement criminelle.

Tous les militants qui sont conscients de l'importance qui pourrait avoir une massive intervention ouvrière, doivent intervenir dans leurs organisations, poser la question dans les assemblées générales de leurs syndicats, sans relâche, enfin, multiplier les efforts pour substituer à la neutralité de trahison du gouvernement de Front populaire, l'action autonome de la classe ouvrière tout entière acquise à la défense du prolétariat d'Espagne.



### En marche sur Saragosse avec la colonne Durruti

Nous avons reçu de nos amis Ridel et Carpentier, partis en Espagne se battre avec la colonne Durruti, l'intéressant « rapport » qu'on lira ci-dessous. Ce n'est pas là le travail de journalistes qui passent deux heures ici ou là et qui émettent à la suite des opinions aussi définitives qu'approximatives. C'est le témoignage simple et direct des faits authentiques qu'ont observés nos camarades. C'est face aux mensonges de la presse de toutes couleurs, enfin, la vérité.

#### NOTRE ARRIVÉE EN ESPAGNE

Puigcerda, 29 juillet

Au détour du chemin devant une main-serrée trois hommes surgissent, dont deux avec une carabine de chasse à la main. Un coup d'œil sur les lettres portant le cachet d'organisations ouvrières et directes nous partons au village frontalier proche : Puigcerda — accompagné d'un milicien. En route nous croisons des paysans qui se rendent aux champs.

L'ancien Casino transformé en quartier général des Milices regorge de monde, carabiniers, gardes civils et d'assaut qui en cette bleue, qui en uniforme débraillée — bien armés — tout mêlés aux miliciens — armés de Mauser, de 7,65, de carabines ou de fusils de chasse. Les ouvriers et paysans portent le brassard rouge et noir avec les initiales C. N. T. et F. A. I. Un groupe d'ouvriers et d'intellectuels, bien armés et équipés complètement, sauf l'uniforme, par les soins de la généralité, porte le brassard rouge, marteau et faucille et les lettres P. O. U. M. (groupement de communistes oppositionnels non trotskystes dont les leaders sont Nin et Maurin).

Ils partent tout à l'heure faire une tournée d'inspection dans la montagne car certains centres environnent recèlent encore des éléments fascistes non déclarés qui peuvent se rassembler, se concentrer et agir.

Régulièrement des rondes en camion partent inspecter la frontière.

Les autos et autobus réquisitionnés, marquées U. G. T. N. T. et F. A. I. assurent le ravitaillement, le transport, les réquisitions.

Les repas sont gratuits aux miliciens et combattants.

Tous les non-combattants doivent travailler.

La semaine de 36 heures est appliquée et 15/0/0 d'augmentation sur les salaires. De ce côté tout marche bien.

De nombreux groupes d'Espagnols et de Français sont arrivés et sont entrés dans la milice.

Nous retrouvons des copains de Toulouse, de Narbonne, de Tarbes, etc... Ils participent déjà à la besogne quotidienne, avant les camions rencontrent portent les initiales : C.N.T.-U.G.T.-F.A.I.

Les autos particulières presque toutes réquisitionnées pour les multiples services révolutionnaires portent les mêmes lettres plus l'indication du rôle qu'elles effectuent : Santé, réquisition, milices antifascistes, surveillance, et ainsi de suite.

Les chemins de fer, peu à peu, fonctionnent, notamment pour ce qui concerne les trains de Barcelone vers la France, vers Lerida, Ripoll, etc.

Le travail à Barcelone a repris, sauf en ce qui concerne les miliciens partis sur le front de Saragosse.

Ouvriers et paysans témoignent de leur attachement à la cause révolutionnaire.

La moisson se fait normalement et nombre d'usines ont leurs cheminées qui fument.

L'aspect de Barcelone est frappant.

Les transports et l'alimentation sont gérés par les syndicats, ce qui fait que, tous les camions rencontrés portent les initiales : C.N.T.-U.G.T.-F.A.I.

Les autos particulières presque toutes réquisitionnées pour les multiples services révolutionnaires portent les mêmes lettres plus l'indication du rôle qu'elles effectuent : Santé, réquisition, milices antifascistes, surveillance, et ainsi de suite.

Les chemins de fer, peu à peu, fonctionnent, notamment pour ce qui concerne les trains de Barcelone vers la France, vers Lerida, Ripoll, etc.

Le travail à Barcelone a repris, sauf en ce qui concerne les miliciens partis sur le front de Saragosse.

#### 80.000 hommes dans les colonnes antifascistes

Près de 80.000 hommes de Barcelone sont répartis dans les trois colonnes antifascistes et des autres parties du pays de forte contingents y sont joints.

Quantité de bâtiments ont été pris par les organisations ouvrières, la C. N. T. et la F. A. I. occupent le vaste immeuble — 8 étages — de la Confédération Générale de la Production (association patronale). L'activité est extrême : toute la journée les délégués, les militantes, les gardes entrent et sortent, affaires.

Le pillage est sévèrement réprimé, il vient de paraître un avis du Comité des Milices Antifascistes qui annonce que tout pillard pris sera fusillé.

Seules les réquisitions faites par ordre du Comité de la F. A. I. et de la C. N. T. par des militants responsables, sont admises.

La direction de la vie militaire et économique est pratiquement aux mains des organisations syndicales et anarchistes.

Le cachet de la C. N. T. ouvre toutes les portes, aplati toutes les difficultés.

Le recrutement est massif : malgré le départ des meilleurs militaires et des troupeaux les plus ardents nos organisations amies, conservent toute leur activité et leur force.

(Voir la suite en 3<sup>e</sup> page.)

#### UNE LETTRE DE SÉBASTIEN FAURE

## SUIVRE LEUR EXEMPLE...

On tira ci-dessous la lettre que notre ami Sébastien Faure nous avait adressée pour le meeting de mardi.

Chers camarades,

J'éprouve deux vifs et cruels regrets : Le premier, c'est de me trouver si loin des régions où nos amis d'Espagne défendent, les armes à la main, et au péril de leur vie, leur liberté et, par extension (on peut l'affirmer) la liberté de tous les travailleurs et de tous les anarchistes, quel que soit le pays qu'ils habitent.

Mon second regret, c'est de ne pas être parmi vous ce soir.

Et pourtant, vous pouvez en être sûrs, je suis là, présent par la pensée, tout près de vous, à côté de vous.

Mon vieux cœur bat à l'unisson de vos jeunes coeurs. La même flamme brûle les vôtres et le mien.

Pourquoi faut-il que diverses circonstances — que je me dispense de vous faire connaître, parce qu'elles ne sont, pour vous, daucun intérêt — me tiennent loin, bien loin de Paris !

Chers camarades, chers amis, croyez à mes regrets et acceptez mes excuses.

Ce qui me console et me rassure, c'est la certitude que mes amis Frémont, Lashortes, Ringeas, Chazoff, Besnard. Le Meillour, vous diront ce que j'aurais dit moi-même.

Vous entendrez aussi le délégué de la C. N. T. et de la F. A. I., notre cher cam-

rade Roca.

Ecoutez-les. Ecoutez-le.

Inspirez-vous de leurs renseignements et de leurs conseils.

Partagez leurs révoltes et leurs espoirs.

Restez plus attachés que jamais à notre idéal de liberté. La liberté, la liberté de l'estomac, du cerveau et du cœur, la liberté, telle que la conçoivent les anarchistes, est non seulement le plus précieux de tous les biens, mais encore le bien sans lequel tous les autres sont sans valeur.

C'est pour la défense des libertés qu'ils ont déjà conquises et pour la conquête de celles qui leur manquent, que les anarchos-syndicalistes de la C. N. T. et les anarchistes de la F. A. I. sont levés et armés. C'est pour leur affranchissement total et définitif qu'ils se battent et se battront jusqu'à la victoire ou la mort.

Admirez leur exemple est bien. Se préparer à le suivre est mieux.

Cultivons en nous et propagons autour de nous les ardentes convictions qui les animent.

Préconisons et pratiquons le plus et le mieux que nous pourrons leurs méthodes d'organisation et de lutte.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre, sous la pression des forces coalisées de réaction, de fascisme et de dictature.

Il est sage de prévoir que, d'un jour à l'autre,



## Propos d'un paria Notes et Glanes

Quel est, actuellement, le parti politique le plus dangereux pour le prolétariat ?

Par prolétariat j'entends seulement la masse de ceux qui travaillent — ou qui chôment — qui n'ont « d'autre bien que leur peau », de ceux que les fluctuations de la côte boursière laissent indifférents parce qu'ils attendent, de chaque jour, leur moyen de subsister.

A cette question précise, je répondrai, sans la moindre hésitation : « C'est le parti qui constitue le plus grave danger, pour la paix tout court et pour la liberté individuelle, bien plus précieux encore que le pain, même fabriqué avec du blé russe. »

Il faut être aveugle ou borné, ou les deux à la fois pour ne pas voir, pour ne pas sentir vers quels abîmes de désolation conduisent une masse monétaire les dirigeants de ce parti qui, par la grâce du Front populaire fait, au gouvernement de ce pays : la pluie et le beau temps.

A la volonté de paix que manifeste malgré tout une pléiade d'hommes généreux et compréhensifs — voyez le compte rendu du congrès de l'Enseignement — les agents de Staline proposent une préparation à l'érgolement entre peuples qu'on ne doit pas se lasser de dénoncer.

Il n'est pas jusqu'aux événements d'Espagne qui ne soient prétexte à cette besogne criminelle.

Et quelle perfidie, quelle mauvaise foi, quelle petitesse d'esprit, dans ce parti pris d'ignorer systématiquement les meilleurs adversaires des fascistes, ceux dont l'influence est, heureusement la plus prépondérante, mais qui, finiront bien, une fois la victoire acquise, de se méfier de leurs alliés de la veille.

Je ne veux pas douter, que, de ce côté toutes précautions seront prises.

Pour en revenir au congrès des instituteurs, l'explosion de pacifisme intégral qui s'en est dégagée a été loin de plaire, on s'en doute à nos va-t-en guerre rouge bâtarde de tricolore.

« Plutôt », la servitude que la mort, aurait déclaré un délégué, je pense qu'il a tout à faire « plutôt la servitude que le crime, le crime de tuer d'autres prolétaires... et la bêtise de se faire tuer par eux pour des intérêts politico-financiers dont ils ne sont pas solidaires. »

Il est vrai que, et surtout, depuis la grande guerre du droit et de la civilisation, la vie humaine n'a pas grande importance pour les bersers qui monnayent, comme veaux en foire, la viande des millions de pauvres types qui se sentent perdus dès qu'ils n'ont plus, pour se diriger une rouelette, quel qu'en soit le porteur. — Pierres Mualdes.

## Inquiétudes bourgeoises

Un dangereux malaise pèse sur la vieille Europe, déclare le *Temps*. Pourquoi ?

Est-ce l'échec de la sécurité collective dans son application des sanctions contre l'Italie ? L'affaiblissement de la S.D.N. ? Non, la vérité est plus simple. La diminution du facteur politique France point vital de l'équilibre européen au profit d'une Allemagne dictatoriale et super-nationaliste, voilà le fin mot de l'affaire, le mal qui ronge et plonge l'Europe dans le désarroi.

Aussi l'organe du Comité des Forges adresse-t-il de sévères reproches à la politique française soit à l'extérieur, soit au sujet de son manque de fermeté face au geste hitlérien du 7 mars, soit au manque de réactions devant le mouvement gréviste. Politique d'une majorité néfroclite dont, dit-il, l'arrivée au pouvoir a eu pour effet immédiat le maximum de désordre dans le minimum de temps.

Les conjonctures européennes devaient être nécessairement bouleversées par ces nœuds constatations nous dit-on, car la politique française représentait une politique de maintien de l'ordre et de la paix (et pour cause) !

Les Etats se demandent donc ce qu'ils vont faire, les conceptions collectives, facteurs de paix selon certains, étant par terre.

Le gouvernement Léon Blum le sachant parfaitement, tente un effort désespéré pour ranimer cette flamme de la sécurité collective en faisant à Genève les déclarations que l'on sait. Mais si ce langage peut à la rigueur abuser certains nains, il ne porte pas sur les vieux routiers de la diplomatie européenne, car la paix et l'ordre bourgeois également compromis ne dépendent plus, déclare le *Temps*, d'un monceau d'éloquence ou d'un texte procédurier, mais d'actes.

En résumé, si l'on constate l'inflexible volonté allemande, l'on se demande ce que devient la volonté française.

Il faut donc, déclare le signataire de l'article précité, que la France se retrouve enfin, reprenne l'équilibre et renoue ses grandes traditions, nécessaires pour ramener en Europe la santé économique et financière et ouvrir la porte à une entente avec l'Allemagne.

Il est logique que l'officieux *Temps* pousse un appel à la réconciliation chère à la Bourgeoisie et aux nacos qu'inquiètent le danger hitlérien et l'échec de la politique d'alliance. Bourgeoisie passionnément attachée à son œuvre « le traité de Versailles » cause des troubles actuels et facteur principal de l'hypertension d'une Allemagne s'apprêtant à reprendre une place au soleil.

Face à cette nouvelle union sacrée à la

♦ « Est-ce un bien ? » Est-ce un mal ? » Je ne peux plus répondre à l'enquête, C.G.T. et Syndicats l'ayant fait pour moi en souhaitant fortement à l'emprunt Auriol.

♦ Pourquoi cet emprunt ? Pour financer les grands travaux, source de prospérité, doubler le prêt de nos vaillants petits soldats, donner de l'aide à la trésorerie, etc., etc., et, aussi, indemniser les marchands de canons, nationalisés.

♦ Le tapage fut d'ailleurs dégoûtant, même immoral. Vincent Auriol ne dit-il pas, en substance, à la radio : « Vous qui maintenant grâces à nous, gagnez bien votre vie, attention à l'assassinat. Si vous restez une heure à la fin du mois, ne la gardez pas chez vous. Il y aurait danger. Mais souvenez-vous, nom de Dieu, souvenez-vous ! »

♦ Est-ce que toutes les organisations ouvrières qui ont souscrit à l'emprunt auront un jour le courage de nous faire savoir ce qu'elles ont versé : 1<sup>er</sup> pour l'édit emprunt ; 2<sup>o</sup> pour aider nos copains espagnols ?

♦ Ils ont voulu fêter la Paix, le jour anniversaire de la mobilisation. Vu le temps, la mascarade a été remise à huitaine. J'estime que notre place n'est pas parmi ces fantoches, qui prônent la Paix, tout en préparant la Guerre (exemple : Pierre Cot) et qui, un beau jour, nous diront encore : « Allez enfants de la patrie, elle est en danger. » Tout en restant pénitards...

♦ C'est pourtant peu de chose la Paix. C'est répondre NON au fascisme de mobilisation. C'est tout !

♦ Les noircisseurs de papier bavent à pleins strophes sur les événements d'Espagne. Mais, l'AMNISTIE, qui s'en occupe encore ? Et cependant...

♦ Le Journal du 30 juillet nous apprend qu'à la Commission de l'Armée, à la Chambre, Lazurick et Chouffet, S.F.I.O., ont demandé le retour au service d'un an. Pourquoi l'Uma du même jour, rendant compte de cette réunion, n'en parle-t-elle pas ? Nos bravos nacos seraient de même avec Dalaïlier pour s'y opposer ?

♦ L'adjudant de Cognac Tavernier a été tué par un *Ex-Croix de Feu*, je n'en ai pas pris le deuil. Je ne m'en suis pas réjoui non plus car, immédiatement, un autre intérieur a pris la place. Il n'y a donc rien de changé. Et je trouve immoral que les serfs de Renault aient offert une couronne. D'abord, une couronne sur un cercueil, ça ne signifie rien. Ensuite, pourquoi flatter la Force brutale qui, demain, peut se retourner contre nous ? Car jamais, la police ne sera avec nous. Au contraire !

HENRI GUERIN.

### UN APPEL DE LA FEDERATION DES GROUPES ANARCHISTES DE LANGUE ESPAGNOLE EN FRANCE A TOUS LES REVOLUTIONNAIRES

Le peuple espagnol a répondu comme un seul homme à l'arme à la main, à l'attaque du fascisme. Nul révolutionnaire n'ignore les sentiments libertaires de ce peuple qui, armé, mettra à exécution ses désirs de libération. C'est-à-dire la révolution sociale. Si ces aspirations de libération totale se manifestent aussitôt après la défaite des fascistes, la bourgeoisie du monde entier et leurs soutiens, les gouvernements de n'importe quelle étiquette ne toléreront pas qu'une société sans exploiteurs ni Etat prennent pied, et il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'ils interviendront tous directement ou indirectement.

Tenant compte de cette éventualité trop probable, nous disons aux révolutionnaires du monde entier de faire l'impossible pour empêcher une intervention armée de l'extérieur.

Et nous disons particulièrement aux révolutionnaires français d'oublier pour le moment les questions qui les séparent et de prendre conscience de leurs devoirs, car si la révolution espagnole est écrasée, les maigres libertés qui existent en France passeront bientôt à l'état de souvenirs.

Camarades, lâchons de faire l'opinion parmi les travailleurs par tous les moyens, en faveur de la Révolution Sociale.

Pour la F.G.A.L.E., le Comité.

(Pour tous renseignements s'adresser à M. Marin, 66, rue du 4-août, Villeurbanne (Rhône).)

**ABONNEZ-VOUS  
AU « LIBERTAIRE »  
TROUVEZ-LUI DES ABONNES**

quelles les dirigeants des partis ouvriers donnent leurs adhésions la classe ouvrière doit se dresser énergiquement.

Qu'elle n'oublie pas que seule elle fera de nouveau les frais de la casse.

Seule doit lui importer la lutte révolutionnaire pivot de son émancipation.

Le S.O.S. bourgeois et ses grimaces intéressées ne doivent pas lui faire oublier les paroles de Lénine : « Il faut savoir souhaiter la défaite de son propre impérialisme pour assurer le succès de la Révolution. »

Dédier aux sadiques rêvant déjà de nous voir transformés en chair à saucisses.

## Pour leur liberté... et pour la nôtre

Notre appel a été entendu. Nos listes de souscription commencent à peine à circuler et déjà nous avons reçu cette semaine la somme de 1.754 fr. 75. et cette liste ne contient pas les listes de souscription qui ont circulé au meeting de mardi, que nous n'avons eu le temps de relever et qui passeront dans notre prochain numéro.

De nombreux camarades de province nous écrivent qu'ils versent à notre compte chèque postal leur obole. Les 10.000 francs seront vite atteints. Nous insistons malgré tout auprès de tous nos amis pour qu'ils fassent circuler au plus vite, les listes régues et qu'ils nous les renvoient immédiatement.

Dès aujourd'hui, nous lancerons l'idée, qui sera certainement approuvée par tous, de l'abandon du salaire d'une journée de travail pour un secours immédiat aux combattants révolutionnaires d'Espagne en demandant aux plus dévoués de répondre sans délai.

Il est indispensable que nous menions en faveur de nos camarades en lutte une activité considérable. Notre meeting de mardi est le départ d'une puissante agitation. De partout, nous recevons des demandes d'orateurs pour l'organisation de meetings, il est indispensable que d'associer acteurs et spectateurs dans un chant final.

Il est indispensable que nous menions en faveur de nos camarades en lutte une activité considérable. Notre meeting de mardi est le départ d'une puissante agitation. De partout, nous recevons des demandes d'orateurs pour l'organisation de meetings, il est indispensable que nous coordonnons tous les efforts. C'est pourquoi nous demandons à nos amis, qui se trouvent isolés dans certaines localités de banlieue et qui pourraient organiser une réunion dans leur coin, d'assister au C. I. de la fédération parisienne qui aura lieu samedi prochain au *Libertaire* à 20 h. 30.

Pour pourvoir tenir nos lecteurs au courant des événements d'Espagne nous paraissions cette semaine sur six pages, et nous voulons continuer; nous avons annoncé que nous paraîtrions sur six pages à partir du mois d'octobre, les événements nous commandent de commencer dès maintenant cette parution.

Nos amis le comprendront, mais il est indispensable qu'ils nous en donnent les moyens, par leur aide financière et en diffusant notre journal.

Nous faisons un tirage supplémentaire très important, celui effectué la semaine dernière n'ayant pu satisfaire toutes les demandes.

Donc, camarades, pour nos amis qui ont engagé le combat suprême en Espagne, pour le *Libertaire* sur six pages, tous à l'œuvre ! Faites vite circuler les listes ! diffusez notre journal

Adresssez les fonds à M. Faucier, 29, r. Piat, Paris (20<sup>e</sup>). Chèque postal 596-03 Paris.

• • •

### POUR L'ESPAGNE RÉVOLUTIONNAIRE

Liste Bordier, 73 fr.; Groupe du 18<sup>e</sup> au 2<sup>e</sup> vergercent, 50 fr.; Collecte versée par Guyard, 12 fr.; Bouvet, 5 fr.; Clément, 20 fr.; Personnel des Emissaires, 70 fr.; Girardin Georges, 25 fr.; Tourez, 30 fr.; Lecoin, 20 fr.; Liste de la Clinique Bouis Thors, 44 fr.; Duhot, 100 fr.; Groupe de Saint-Ouen, 31 fr.; Dubreuil, 5 fr.; Un copain, 5 fr.; Giancoli, 10 fr.; Gatta, 50 fr.; Fagottat, 10 fr.; Groupe de Clichy, 50 fr.; N'importe, 5 fr.; Michaud, 21 fr.; Letocart, 6 fr.; René Bissot, 10 fr.; Lallemand, 10 fr.

Reunion anarchiste du Centre, 81 fr.; Collecte versée par Guyard, 22 fr.; Un antisémitique, 50 fr.; Collecte infirmier Rothschild André, 70 fr.; Abel Chatellier, 50 fr.; L. Mercier, 50 fr.; Liste versée par Pierre Saurin, 25 fr.; Un syndiqué du Livre, 5 fr.; Liste versée par Germaine Lintaut, 69 fr.; Léon la Bretelle, 50 fr.; Lashortes, 20 fr.

Groupe de Gentilly, 45 fr.; Desfisques, 20 fr.; Charlot, 10 fr.; J. Vibert, 50 fr.; Collecte versée par Duval, 30 fr.; Victor Perrin, 100 fr.; Bournez, 10 fr.; Liste versée par Es-cabas, 90 fr.; Rambourg, 50 fr.; Lallemand, 22 vers., 50 fr.; Finidori, 20 fr.; Henri Faucier, 20 fr.; Guézennec, 15 fr.; Liste versée par Faucier, 90 fr. Total de cette liste : 1.754 fr. 75. List eprécédente : 1.013 fr. Total général : 2.767 fr. 75.

• • •

### POUR L'ESPAGNE RÉVOLUTIONNAIRE

Au secours du prolétariat d'Espagne

### Grand Meeting

vendredi 7 août, à 20 h. 30,  
salle du café Gallieni,  
place de la Gare

Orateurs : RINGEAS, FREMONT, LAURENT, LOREAL.

### Sympathisant et Militant

ACHÈTE DEUX EXEMPLAIRES DU « LIBERTAIRE » : UN POUR TOI, L'AUTRE POUR TON VOISIN OU TON COMPAGNON DE TRAVAIL.

Tu aideras ainsi efficacement ton journal et contribueras au développement de la propagande anarchiste.

## A PROPOS DU "14 JUILLET" DE ROMAIN ROLLAND

Je dois dire que j'étais allé l'autre soir à l'Alhambra sans idée préconçue. L'admirable, dressée sur une barricade, le foulard rouge à la main, dans une attitude avantageuse. Nous sommes ici à la limite du grotesque. Nous ne parlons que pour mémoire de ce va-nu-pieds qui symbolise sans doute le prolétariat misérable et qui discourt lui aussi sur les grises métaphysiques pour se laisser séduire par la bourse que lui jette un aristocrate. Tout cela paraît bien schématique. Nous en dirons autant des Suisses et des Invalides de la Bastille comme de cette invraisemblable petite fille qu'on promène avec attendrissement de scène en scène pour la hisser au pavois, coiffée d'un bonnet phrygien, dans l'acte final. Assurément nous sommes très loin de la Révolution.

Il y a quelque chose de grand se dégage de certains moments de la représentation. C'est une belle chose qu'une grande salle empie d'un public prolétarien, vibrant d'enthousiasme, et si plein de bonne volonté, ayant accepté de patienter pendant plus de deux heures pour obtenir une mauvaise place de promenoir. C'est aussi une excellente idée que d'associer acteurs et spectateurs dans un chant final. Je n'ai pas aimé que ce chant fut d'abord la *Marseillaise* qui demeure, en dépit des poings fermés et de la nouvelle orthodoxie, du Front populaire, l'hymne national, propice aux sailleries patriotes. Mais quand cette foule, dressée, entonne son chant de classe, l'*Internationale*, alors, oui, c'est un spectacle magnifique et réconfortant, même s'il s'y mêle quelque catinage de la part de certaine sociétaire de la Comédie-Française. Enfin, sans parler de l'admirable musique de *Quatorze juillet*, on doit dire que la mise en scène comporte d'incontestables réussites. Le grouillement joyeux de la foule grisée par sa victoire, les chants, les danses du dernier acte, sont formidables rendus et donnent un son très juste.

On ne peut pas en dire autre que l'ensemble du drame. Techniquement, il accumule les faiblesses. Nous ne dirons rien des chœurs parlés qui ne rendent pas. Rien n'est plus faux que cette accumulation de discours, de mots ou le public perçoit avec raccourci mais sans doute cette démoiselle Couillet, demi-actrice et demi-prostituée, et qui deviendra par la grâce de l'auteur une sorte de génie de la Révolution, génie bavard et égaré. Tant pis pour l'Histoire, n'est-ce pas ? Et vous ne vouliez pas que Romain Rolland explique que l'interventionnisme fut le fait des Girondins révolutionnaires tandis que les Montagnards avec Robespierre, sentant le danger de la dictature militaire à laquelle conduisait la guerre, furent d'ardents pacifistes. L'Histoire est une chose. La politique partisane en est une autre.

Il y aurait encore bien autre chose à dire sur cet événement spectaculaire. Tenons-nous-en-là. Ce que nous avons écrit suffit à montrer toutes les faiblesses de ce drame fautivement historique et tendancieux. Sans doute était-ce une entreprise trop hardie que de mettre en scène un des épisodes de la Révolution. La prise de la Bastille n'est peut-être pas un sujet de théâtre et c'est pourquoi l'auteur a dû non seulement broder, transposer, imaginer une ébauche assez guérie d'intrigue mais

## INTEGRITÉ REVOLUTIONNAIRE

## Les 16 millions de Vich

D'une allocution prononcée à Barcelone par le camarade Jacinto Torgio, de la F. A. I., nous extraignons le passage suivant relatif aux 16 millions de pesetas trouvés fortuitement au palais épiscopal de Vich par des affiliés de la F. A. I.

Sans qu'il en fût distract un maravédis, la somme fut remise intégralement aux milices révolutionnaires de Catalogne. Nos camarades ont donc eu raison de souligner comme il convenait l'intégrité révolutionnaire des militants libertaires.

Un groupe de camarades actifs de la F. A. I., qui fut se rendre à Vich (petite ville de la Province de Gérone) où les nécessités de la lutte antifasciste les réclamaient, trouvèrent dans les habitations réservées du Palais épiscopal, une fortune, soit 16 millions de pesetas. Ce groupe de combattants antifascistes libertaires avait toute latitude pour s'approprier cette somme ; ne disant rien à personne, personne n'aurait rien su. Cependant, ils n'agirent pas ainsi, parce que nos camarades ont une conscience, et cette conscience ils la mettent toujours au service d'un idéal qui n'est pas celui de s'enrichir soi-même au détriment du peuple. Ils ne se l'approprièrent pas, je le répète, car les adhérents de la F. A. I. sont des hommes entiers, d'une intégrité morale à toute épreuve et que cette conviction qu'ils ont de l'idée n'avait subi la moindre atteinte morbide de lucr et d'ignoble égoïsme à la vue des liaises de billets de banque.

Ces camarades dont les noms en l'occurrence, n'importe guère, qu'il vous suffise de savoir, qu'ils appartiennent à la F. A. I., livrèrent immédiatement ce trésor, soit les 16 millions de pesetas au Comité Central des Milices antifascistes de Catalogne.

Voilà comme nous sommes, bien que les politiciens nous dépeignent d'une manière toute différente.

Or, par une de ces coïncidences étranges que la lutte réserve aux pionniers de la transformation sociale, ce groupe de camarades accomplissant un geste d'honnêteté exemplaire, fut récemment condamné par les Tribunaux bourgeois à 30 ans de bagne, pour un vol qu'il n'avait pas commis, dans un cambriolage effectué à la Société « L'Ecossaise ». Voilà les contrastes que la vie réserve à la honte des uns et à l'honneur des autres, selon que l'on est considéré ou poursuivi par la haine implacable de la bourgeoisie.

La force mystérieuse de l'idée ! de cette idée qui fait surgir des tréfonds des cœurs des énergies capables de transformer un monde. Voilà des hommes en haillons, des loqueteux, des misérables privés de tout ce que la nature doit mettre obligatoirement à la disposition de l'être humain ; ces compagnons faméliques qui, aux heures les plus tragiques de l'existence d'un véritable révolutionnaire ayant le fusil au poing, découvrent un trésor pouvant les libérer et les hisser à leur tour au faite des honneurs et de la gloire que procure la fortune dans cette société en décomposition, vont le déposer à leur siège, le plus naturellement du monde comme s'il s'agissait d'une simple trouvaille.

(Traduit par Elias Cancho du « Diluvio » du 29 juillet 1936.)

## A PROPOS DU MEURTRE DE TRILLAS

## Ce que n'a pas dit le « Populaire »

Le Populaire, sous la plume de son envoyé spécial à Barcelone, J. M. Hermann, s'est étendu longuement sur le meurtre de Trillas, secrétaire du syndicat des employés du port de Barcelone (U.G.T.) constitué à côté du syndicat de la C.N.T., de beaucoup de plus important.

Il n'hésite pas à attribuer ce meurtre à des affiliés de la C.N.T. et de la F. A. I., où abondent, dit-il, ce lumpenprolétariat, qui compose selon lui, le gros des forces anarchistes et dont des « chefs » de la F. A. I. eux-mêmes ne sont pas toujours matures.

Or, en présentant cette malheureuse affaire comme une exécution prémeditée, le Populaire travestit sérieusement la vérité. Ce que ne dit pas le Populaire, c'est que la violence, les agissements de la victime lui avait attiré l'inimitié des ouvriers du port, dont à maintes reprises il avait contribué à saboter les conditions de travail élaborées par la C.N.T. Il ne faut pas perdre de vue que lorsque la C.N.T. se trouvait dans l'ilégalité, en butte à tous les coups du pouvoir, le syndicat Trillas avait, lui, les avançages et les faveurs que lui valait sa soumission et sa collaboration avec le patronat.

Ce que ne dit pas le Populaire, c'est qu'à l'entrée du syndicat des transports de la C.N.T. où s'est produite la bagarre fatale, et où Trillas voulait pénétrer en force, un camarade de la C.N.T. a été tué, et un autre blessé.

Enfin ce que ne dit pas le Populaire, c'est qu'immédiatement après l'affaire, la C.N.T. a proposé une enquête sérieuse et impartiale à la demande de laquelle il n'a pas encore été répondu...

Toutes les organisations ouvrières, C.N.T. et F. A. I. en tête, ont été unanimes à déplorer l'affaire et à multiplier les appels au calme.

On peut donc s'étonner que des journalistes français, aient tenu, avec une si cuieuse insistance, à transposer à l'étranger une affaire intérieure qu'il appartenait aux Espagnols seuls de régler.

Nous comprenons bien que l'importance prise par nos amis dans la lutte antifasciste ne fasse que peu plaisir aux partis politiques, rejettés au second plan ; mais nous, nous admettons cependant pas qu'on exploite une affaire semblable — où les responsabilités ne sont pas même encore connues — pour discréditer calmement nos camarades de la C.N.T. et de la F. A. I.

Que le Populaire et son rédacteur se le tiennent pour dit, car le « lumpenprolétariat » espagnol dont parle avec tant de dédain J. F. Hermann, pourraient bien montrer un peu moins de patience à l'égard des journalistes hypocrites et calomniateurs.

## Avec la colonne Durruti...

(Suite de la 1<sup>re</sup> page.)

« Tierra y libertad », organe de la F. A. I. est devenu quotidien. Tous les journaux de droite ont été transformés en feuilles de gauche, en organes révolutionnaires.

L'effort pour rétablir l'ordre nouveau — l'ordre véritable — celui des travailleurs, est immense.

Bien des obstacles, sont là les menaçants, mais les ouvriers et les paysans sentent le but proche. Ils se sont lancés dans la bataille, décidés à aller jusqu'au bout.

Gare à ceux qui essaieront de briser l'élan, de freiner la poussée, de revenir à l'ancien état de choses bourgeois.

C'est Santillan qui est le principal animateur et organisateur des milices de Barcelone, grâce à lui nous partons dès ce soir pour Saragosse, rejoindre Durruti qui, à la tête d'une colonne, se prépare à l'assaut de la ville rebelle où à l'intérieur encore et malgré un terrible massacre, des noyaux d'anarchistes luttent encore en attendant l'armée révolutionnaire partie pour les délivrer.

## A LERIDA

(Lérida 2 août)

Après avoir été armés à Barcelone, le train nous a amenés à Lérida, où se trouvent les centres militaires et d'approvisionnement des colonnes qui marchent vers Saragosse.

La ville est pleine de miliciens des différentes organisations ouvrières : P.O.U.M., U.G.T., Parti réunifié, Partis Catalans, C.N.T. et F. A. I., ces derniers sont nombreux.

Les églises comme celles des autres villes catalanes sont purifiées par le feu. Il ne reste plus rien à l'intérieur des édifices qui vont servir à l'établissement d'écoles ou d'universités populaires.

Les grandes bâties sont été affectées aux combats révolutionnaires.

Le Cinéma sert aux repas des miliciens.

Le contrôle des voitures et des groupes circulant dans la ville et aux alentours est sévère. Toutes et tous doivent être porteurs de permis portant le cachet des organisations responsables.

La distribution des denrées et matériel en quatre genres semble parfaite.

Un journal local anarchosyndicaliste « ACRACIA » paraît et est distribué gratuitement. Il appelle les militants anarchistes et syndicalistes à se préparer aux batailles décisives, à prendre toutes les initiatives utiles, à rester vigilants.

Et il termine en demandant à ces militants de lire « entre les lignes ».

Les nouvelles de Saragosse sont bonnes et la prise de la ville apparaît proche.

Les fascistes rebelles ont lancé l'ordre de tirer sur la Croix-Rouge, emploient des balles explosives, et multiplient les exécutions d'otages.

Artillerie et aviation révolutionnaires préparent l'attaque.

L'eau a été coupée. Après avoir hésité sur ces mesures qui atteindraient autant la population civile restée fidèle que les militaires ennemis, la décision a néanmoins été prise dans ce sens.

Nous filons à vive allure vers la colonne Perrez-Durruti dans une petite auto, en compagnie d'un chauffeur et de deux miliciens armés.

## L'action antifasciste est aussi révolutionnaire

Tout le long de la route des groupes d'ouvriers et de paysans en armes nous arrêtent et vérifient les laissez-passer.

Une panne nous oblige à passer la nuit au village de Fraga qui commande un pont sur une rivière importante et qui est soigneusement gardé par des barricades.

Les camions et autos de la Croix-Rouge qui traversent fréquemment le bourg indiquent que le front n'est guère loin.

Partout, et nous l'avons vérifié fréquemment, ce sont les comités révolutionnaires, les plus souvent formés des militants syndicalistes qui sont les véritables maîtres.

La région est calme, les derniers foyers fascistes sont détruits. Toute la population porte les couleurs rouges et noires.

Dans beaucoup d'endroits, les titres de propriété ont été détruits, les locaux patrimoniaux et réactionnaires collectivités et différentes mesures d'ordre social appliquées.

La lutte antifasciste prend ainsi son caractère révolutionnaire prolétarien et amenant à la direction de la vie économique et sociale le contrôle et la gestion des travailleurs.

## PAUCHO VILLA EST REVENU

(Bujaraloz, 2 août)

Nous sommes arrivés à Bujaraloz où siège le Comité militaire de la colonne Durruti.

Le commandant officiel, Perez, est installé Lérida, une centaine de kilomètres en arrière du front !

Le coup d'œil à l'arrivée vaut la peine. Imaginez-vous un grand village d'Aragon, maisons basses, blanches et grises, brûlées par le soleil et dans les rues, sur la place, aux environs, une multitude d'autos, de camions, d'autobus, bariolés, et peint en lettres blanches l'inscription : « A Zaragoza ».

Les miliciens sont pareils à ceux de Pancho Villa, que le cinéma a popularisés. Pas

un n'a la même uniforme : des combinaisons bleues, des habits civils, des uniformes dépareillés, des casques, des bretelles, de grands chapeaux mexicains, des bonnets de police rouges et noirs, etc... La seule partie qui soit commune, ce sont les espadrilles.

On rencontre des Italiens, des Français, des Allemands.

Paysans et ouvriers se mêlent, et parmi eux des carabiniers, des gardes civils qui obéissent tous aux Comités de la F. A. I. et de la C.N.T. Cette colonne est arrivée en droite ligne de Barcelone par autos de tous genres, elle n'a été arrêtée que par l'aviation rebelle non loin de Saragosse et actuellement s'organise, un peu en arrière pour coordonner ses efforts avec ceux des autres colonnes.

Pleins de bonne volonté, les « guerilleros » de Barcelone ont dû évidemment s'adapter au nouveau genre de combat, maintenant guerre véritable ou entrer en jeu aviation et artillerie.

Ici, le courage ne suffit plus, il faut calculer, organiser, prévoir.

En face d'eux il y a une dizaine de régiments qui tiennent Saragosse et les alentours, chef de l'Aragon et forteresse du fascisme insuré.

La ville est ravitaillée par le Nord — Burgo et Pamplone — et commandée par des officiers de valeur.

S'il n'intervenait que la question purement militaire, les fascistes seraient forts. Mais un ver les ronge : c'est leurs troupeaux, qui ne marchent que contraintes et forcées et qui peuvent se retourner au premier contact avec les révolutionnaires. Chez ces derniers le désordre du début fait place à l'organisation nécessaire. L'enthousiasme est sans bornes.

La seule difficulté, ce sont les atermoiements de la généralité lésinant sur les armes, les hommes, et le matériel, freinant, entraînant, parfois refusant.

Le gouvernement redoute une victoire sur Saragosse qui serait le coup fatal à la sédition militaire.

Ce serait ensuite un énergique nettoyage de la Navarre par les troupes confédérées et l'assurance que la C.N.T. verra son influence devenir prépondérante.

Pour le moment on se bat dans un village (10 km) et l'aviation loyale bombarde les positions ennemis.

En ce qui concerne la discipline, tout ce qui a trait aux opérations y est fourni avec beaucoup de bonne volonté.

L'éducation des régions contrôlées se fait normalement ; à la barbarie et à la cruauté fasciste répond la justice révolutionnaire.

Curés et officiers fascistes en font également les frais.

## RIDEL ET CARPENTIER.

## Le magnifique meeting de mardi

Longtemps avant l'heure du meeting, une foule dense de travailleurs se dirigeait vers la Mutualité. Dès 20 heures, la grande salle était presque combée par un peuple enthousiaste et résolu de manifester sa solidarité ardente avec les travailleurs d'Espagne qui défendent leur liberté conquise au prix de longues années de lutte et de sacrifices.

Faucier ouvre la séance et propose la désignation d'un bureau. C'est Lécoin qui présente, assisté de deux camarades espagnols de Paris.

Lécoin présente à la salle la petite Colette Durruti, la fille du camarade Bueaventura Durruti, l'intégrale lutteur qui aujourd'hui se trouve à la tête des forces du peuple dévoué à la lutte.

Lécoin appelle le général prolétariat de Paris pour une action vigoureuse pour aider les camarades espagnols à sauver l'Espagne.

La salle répond par une formidable ovation.

Ringeas, des Jeunesse anarchistes, expose le but de ce meeting : Assurer le succès de la Mutualité.

Il ajoute, assisté de deux camarades espagnols de Paris.

Lécoin présente à la salle la petite Colette Durruti, la fille du camarade Bueaventura Durruti, l'intégrale lutteur qui aujourd'hui se trouve à la tête des forces du peuple dévoué à la lutte.

Ascaso, Jover, Durruti, à la tête de la colonne qui n'en peut arrêter, s'empare de la Capitainerie générale (Rocca rappelle en passant que ce sont précisément ces camarades qui avaient été traités auparavant de traitres au mouvement ouvrier).

Des assauts féroces sont ensuite livrés aux casernes — véritables citadelles — mais l'abnégation, le mépris de la mort, l'héroïsme de ces hommes expérimentés amènent la victoire. C'est ici qu'est tombé Ascaso.

Après avoir abattu les casernes et armé le peuple, il s'agit d'abattre les églises et couvents, forteresses du fascisme — où des mitrailleuses crachaient la mort sur le peuple.

Rocca apporte tout d'abord le salut fraternel de la C.N.T. et de la F. A. I. au prolétariat français sans distinction de tendance — rappelle la généreuse solidarité que le peuple français avait manifesté lors de l'assassinat de Francisco Ferrer. Avec une émotion profonde, il demande aujourd'hui le même appui contre l'assassinat de tous les travailleurs.

Il s'attache à faire l'historique des événements actuels et rappelle comment, au Congrès de Saragosse, la C.N.T. et la F. A. I., aux premiers jours du mois de mai, dans un pressentiment des événements actuels, avaient décidé de lutter jusqu'à la mort pour la défense des libertés déjà acquises.

Il s'attache à faire l'historique des événements actuels et rappelle comment, au Congrès de Saragosse, la C.N.T. et la F. A. I., aux premiers jours du mois de mai, dans un pressentiment des événements actuels, avaient décidé de lutter jusqu'à la mort pour la défense des libertés déjà acquises.

Ascaso, Jover, Durruti, à la tête de la colonne qui n'en peut arrêter, s'empare de la Capitainerie générale (Rocca rappelle en passant que ce sont précisément ces camarades qui avaient été traités auparavant de traitres au mouvement ouvrier).

Des assauts féroces sont ensuite livrés aux casernes — véritables citadelles — mais l'abnégation, le mépris de la mort, l'héroïsme de ces hommes expérimentés amènent la victoire. C'est ici qu'est tombé Ascaso.

Après avoir abattu les casernes et armé le peuple, il s'agit d'abattre les églises et couvents, forteresses du fascisme — où des mitrailleuses crachaient la mort sur le peuple.

Bernard termine par le serment de la C.G.T.S.R. et de l'A.I.T. Le drame espagnol, dit-il, n'est qu'une partie du drame mondial. La lutte est ouverte entre le fascisme et nous. Le prononcé des généraux espagnols fait partie du plan Hitler-Mussolini.

Le plan de Hitler et de Mussolini d'établir leur hé

## Les classes moyennes et le fascisme

par Lucien Daurat

Il existe dans le monde politique des individualités et des partis qui passent une période de leur vie à poser et propager des principes et un autre moment à s'étonner de leur justesse et à en tempérer les effets. Alors qu'une vérification vivante nous paraît être le sommet d'une doctrine et la glorification des auteurs, ces messieurs dont les théories sont systématiques et tranchantes sur le papier se révèlent de la plus forte sentimentalité intellectuelle au moment même où l'histoire leur apporte quelque éclatante justification.

Lorsqu'on a posé le principe de l'accumulation capitaliste d'une part et de la paupérisation des masses travailleuses d'autre part, et l'insatiable guerre entre ces deux tendances s'écroulent pour la conquête du pouvoir, il ne faut pas s'étonner que leur action précipite un jour ou l'autre un cataclysme dont nous avons eu tout le temps de prévoir la portée.

En ce qui concerne les classes moyennes, ce marxisme a vu très justement que leur nature de classe moyenne leur donnerait longtemps une situation privilégiée, qu'elles seraient tout au long de leur développement historique un facteur de stabilité politique très recherché, qu'elles multiplieraient entre le capital et le travail des échanges bienfaisants pour la conservation sociale, mais que par suite de la poussée inévitable vers les extrêmes (concentration capitaliste et paupérisation du travail) elles se trouveraient d'abord durement secouées par les maladies du capital et finalement débordées et brisées par la médication violente du travail : la Révolution prolétarienne.

Les périodes de paix sociale sont favorables à l'élosion et à la prospérité des classes moyennes. Du travail au capital elles créent le courant de prospérité factice qui a sa source dans la misère prolétarienne et son aboutissement dans la mer débordante du capital.

La bourgeoisie petite et moyenne est le déversoir de cette partie du prolétariat qui se pousse au capitalisme et de cette aile du capitalisme qui ne veut pas déchoir au prolétariat. Elle est par sa composition instable, fluide et merveilleusement prévenue du double danger qui l'assaille. Méprisée du capital et détestée du travail, elle les tient en réalité l'un pour l'autre. Du jacobinisme au fascisme elle multiplie ses armes contre les deux classes qui l'assailtent. L'histoire nous apprend avec quelle virtuosité elle manie successivement ces outils. Avec quelle rapidité elle les échange. L'envers de la démocratie jacobine dont elle menace le capital est l'autoritarisme force en de fascisme qu'elle tient braqué sur le prolétariat.

Les socialistes parlementaires, les réformistes syndicaux ne veulent voir que cette face démocratique parce qu'elle se manifeste pour le moment. Mais si cette même bourgeoisie jacobine se sent un jour débordée par le courant prolétarien, elle leur retournera en quelques mois, quelques jours ou quelques heures l'arme d'autorité qui n'est chez elle pour l'instant ni détruite, ni amoindrie, mais cachee.

—

Pour comprendre la position présente des classes moyennes et leur courant « révolutionnaire » il faut rappeler le double fait de la politique intrépide et férocement égoïste du capital durant la crise et, d'autre part, la températion des partis ouvriers qui allait faire momentanément du prolétariat un allié docile et précieux pour les despots de la petite bourgeoisie. L'opportunisme des chefs ouvriers a permis à la petite bourgeoisie de s'attacher le prolétariat dans sa lutte contre le haut capital.

L'accumulation du capital et sa concentration au détriment des masses petites-bourgeoises se sont produites comme le prévoient nos marxistes. Le phénomène s'est précisé avec lenteur et méthode ce qui a déroulé bien des lumières du marxisme qui prévoyaient toujours le cataclysme pour le lendemain, sans croire même, semble-t-il, à la progression du phénomène.

Le capital pour sa part a suivi sa voie naturelle en toute connaissance des bouleversements qu'allait créer le drainage de l'économie bourgeoise et la bourgeoisie effrayée, il a offert la démocratisation des révoltes en autorisant à tous en principe leur conquête. Il a dressé entre la bourgeoisie et la classe ouvrière toute l'imagerie de la barbarie prolétarienne. La petite bourgeoisie a senti le piège. Entre un prolétariat volontairement désarmé par ses chefs et le capital expropriateur, elle a compris son intérêt du moment. Elle s'est jetée dans les bras du prolétariat accueillant.

Mais il est sorti de cette alliance tout autre chose que ce qu'en attendait la bourgeoisie et peut-être même le prolétariat. Il se peut parfaitement que le prolétariat soit inconscient de la réalité historique. Instinctivement il applique la règle révolutionnaire. Il conserve ses objectifs de classe. Sa médiation capitaliste frappe indistinctement le profit. La petite bourgeoisie en pâtit comme le haut capital. La petite bourgeoisie compte utiliser le prolétariat pour frapper la propriété au sommet, pour « émonder l'arbre sans toucher à ses racines ». La distinction entre le profit capitaliste et le profit modéré des classes tampon est une conception petite-bourgeoise régie par des lois et des règles que le prolétariat est obligé de foulé dès qu'il entreprend son action expatriate.

Il est incapable de doser sa Révolution sans nier l'expression directe de sa force. Il frappe l'ennemi au point qui lui est accessible c'est-à-dire à la base. Il ne rentre pas dans la règle bourgeoisie de la lutte anticapitaliste, le respect de la loi. Il cultive et déborde le premier obstacle à la Révolution pour l'écrasement du profit. Les classes petite-bourgeoises sont ses premières victimes. Elles sont amenées, alors à se rattacher volontairement à la lutte prolétarienne, c'est-à-dire à se nier en temps que classe, ou bien à faire usage de leur réactif d'autorité. Si elles conservent quelque espoir de se sauver de l'écrasement du capital, elles se raccrochent à cet espoir d'existence.

—

Par sa situation de classe tampon, la bourgeoisie est à la fois conservatrice et socia-

liste. Conservatrice pour le prolétariat et socialiste pour le capital. Débordée par le courant prolétarien, elle se trouve placée à dévoiler le côté conservateur de son socialisme. Lorsqu'elle a réalisé la double menace capitaliste et prolétarienne, elle précise seulement sa synthèse socialo-conservatrice (le fascisme). Jusqu'aux grèves de juin, il n'y a pas eu réellement en France de péril fasciste, mais une menace du conservatisme capitaliste qui néglige systématiquement le côté socialiste et populaire qui fait la force du fascisme. Et nous pensons que bien loin de craindre l'écrasement du fascisme, la classe ouvrière doit se préparer à le combattre, car il n'est pas derrière nous, mais devant nous. Lorsque la bourgeoisie voyait poindre à l'horizon le péril rouge, elle était déjà submergée par la vague expropriatrice du capital. Elle devait abattre d'abord et muscler l'ennemi capitaliste sur le terrain de la démocratie. Les grèves de juin ont avisé la bourgeoisie qu'il était temps d'arrêter le bâtonnage révolutionnaire. Elle se retournera maintenant vers son élément conservateur, l'este de tout le socialisme qui lui est pratiquement assimilable. Elle veut assurer sa stabilité, c'est-à-dire sa vie dans le respect des conventions démocratiques et dans l'ordre. Si le prolétariat prétend faire bouger cette plateforme à son avantage ou seulement ne rien changer à ses prétentions ruineuses, c'est au risque de la démolition, à l'autoritarisme forcené qu'il devra s'attaquer avec ses armes de classe.

Les classes moyennes vivent sur un compromis entre le capital et le travail. Elles sont écrasées dans leur lutte. Leur défense les oblige à se porter, successivement sur les deux fronts du combat. Elles répondent aux antagonismes de classes en les utilisant successivement, puis en les niant bientôt et en imposant la reconnaissance de cette négation par la force. C'est tout le mécanisme de la démocratie bourgeoise et du fascisme.

Nul n'ignore cette thèse excepté sans doute les chefs qui s'en sont le plus réclamé. La petite bourgeoisie est indéfendable parce que toute clarification sociale doit se faire à son détriment si l'on veut persister à l'ignorer ou à le cacher, la loi ne s'en portera pas plus mal. Elle se réalisera dans les ténèbres, dans l'instinct et non au grand jour dans l'intelligence du problème. Pour la classe moyenne, la loi de stabilité, c'est-à-dire sa vie ne doit jamais être attaquée. Le capitalisme forcené appelle la démocratie. Les excès démocratiques appellent le fascisme. Mais les excès démocratiques sont la seule raison d'être des organisations révolutionnaires. Si l'on veut nous transformer en suiveurs de la machine bourgeoise, qu'on le dise très fort aux ouvriers, et qu'on attende franchement leur réaction. Si l'on ne veut pas nier la Révolution, il faut en accepter les conséquences. Et se préparer à l'action massive, non pas dans l'affaiblissement d'une riposte, mais avec énergie et force.

Le fascisme, disait-on autrefois dans certains milieux ouvriers, est une étape nécessaire. Nous avons nié cette formule. Nous pouvons dire aujourd'hui que c'est une étape rendue possible par la confiance aveugle des chefs ouvriers dans des méthodes qui ne peuvent mener qu'à la faillite.

Les classes moyennes sacrifiées par le processus capitaliste ne peuvent ni traîner le mouvement ouvrier ni être traînées par lui. Tout ce que le prolétariat arrache au profit, il le paye par une réaction, une fortification du profit. Et ces prétendus alliés du prolétariat se dresseront demain contre lui, non plus en ennemi hésitant et dérouté, mais en fauve affolé par la peur d'avoir vu sa fin de si près.

## Méditation sur le camping collectif et le sport

Dans les véhicules de transports en commun, auquel le prolétariat peut accéder par ses ressources pécuniaires, chacun est à même de rencontrer et côtoyer des groupes de campagne adhérents à des clubs ouvriers.

Ce qui surprend le plus lorsque l'on voyage en compagnie de ces sportifs, c'est assurément la jeunesse d'esprit qui les caractérisent soit dans leurs conversations, soit dans leurs ébats. On constate que le naturalisme pratiqué dans le cadre de cette vie collective, quelque peu militarisée, a acquis une suprématie totale au détriment du développement des facultés morales et intellectuelles. Les sentiments naturels, la sensibilité individuelle, paraissent annihilés chez eux.

La lutte sociale, l'apport de leur jeunesse, comme militant ouvrier les laissent indifférents, et se bornent, chez ces sportifs, à défilé dans les manifestations où leur accoutrement nous donne l'impression d'assister à une parade militaire.

Quand nous préconisons l'éducation morale et politique des jeunes, la propagande antimilitariste, je crois que c'est là une fraction jeune de la classe ouvrière qu'il ne faut pas négliger l'examen des pays fascisés nous le démontre. Hitler l'avait très bien compris dans son ascension vers le pouvoir. Les impérialistes ne dépensent pas des millions pour le sport dans des buts spécifiquement philanthropiques, pour les distractions physiques du prolétariat, il se rendent parfaitement compte que le sport leur prépare chez l'individu un état psychologique propre à endormir chez lui toute conscience ouvrière et toute volonté d'émancipation. Si j'ai cité particulièrement le camping, c'est que j'ai été en rapport avec des campagne, et je pense que c'est particulièrement dans ce sport que l'on trouve le plus grand nombre d'esprits primaires et le meilleur terrain propre à créer progressivement l'esprit militarisé, le sac au dos, les marches en chantant avec le bâton sur les reins, le coucher sous la tente, l'amour de braver les intempéries, le goût de l'aventure, tous ces facteurs suffisent à faire naître cet esprit dans beaucoup de jeunes cerveaux.

Je conclurai en affirmant que le sport n'est pas nuisible au prolétariat, dans la mesure où sa pratique ne nuit pas à l'émancipation ouvrière et ne détruit pas le sport comme une mystique qui empêche tous les loisirs des jeunes. Jeunes sportifs ouvriers, venez à la jeunesse anarchiste, donnez la priorité de vos loisirs à la bataille sociale, et vous n'aurez que le remords d'avoir abandonné la classe ouvrière pour un vague idéal sportif.

Roger Garon.

## Vivre d'abord !

Sous la poussée des masses populaires, impatients et fâchés de subir le joug d'un capitalisme plus soucieux de maintenir et de consolider ses privilégiés que de s'inquiéter des misères du peuple, le Gouvernement et le Parlement, d'accord avec les organisations politiques et syndicales, viennent d'établir une nouvelle Charte du Travail.

Cette charte semble donner satisfaction aux revendications ouvrières puisqu'elle paraît devoir leur assurer de meilleures conditions d'existence. C'est ce qui permet aux dirigeants d'affirmer qu'il a été accordé au prolétariat beaucoup plus en un mois qu'en cours de nombreuses années de luttes sociales.

Les vainqueurs chantent victoire ! Leur victoire ! La victoire qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes et pourtant le traité de Matignon qui sanctionne ce triomphe est bien loin d'atteindre la perfection puisqu'il n'est pas spécifié que la fixation des échelles de salaires a été réalisée en tenant compte de l'indice officiel du coût de la vie au moment de la signature et que ces échelles pourront être modifiées suivant les fluctuations de cet indice.

Cette lacune est, pour le moins regrettable. Mais ce qui l'est davantage c'est de constater qu'au milieu de tout cet enthousiasme on a oublié la partie la plus misérable de la classe ouvrière : les chômeurs !

Il a été promis que les poursuites et les expulsions ne seraient plus exercées contre eux, mais les promesses n'ont qu'une valeur relative et il est regrettable de constater qu'elles sont si peu tenues que les comités de chômeurs sont presque chaque jour obligés de s'opposer aux expulsions de leurs camarades. Ce n'est que grâce à l'action énergique et résolue des comités de chômeurs que de misérables hommes uniques, mais coupables d'être privés de travail par la mauvaise organisation sociale ne sont pas jetés à la rue.

Une loi tendant à apporter un terme à ce lamentable état de choses est en instance devant le Sénat, dira-t-on. On pourraient même prévoir qu'elle y est depuis juin 1933, par conséquent depuis plus d'un an. Alors, qu'attend le Gouvernement ? Qu'attendent les bons ouvriers pour en exiger le vote et l'application immédiate ?

Il convient de ne pas oublier qu'en l'état actuel de la législation, les propriétaires peuvent, en vertu de l'article 819 du Code de procédure civile, introduire une instance contre les locataires défaillants. En admettant que de nouvelles instances soient adressées aux Parquets pour surseoir aux exécutions, il n'en est pas moins vrai que, dès que le chômeur aura trouvé du travail, il ne sera plus protégé par la loi puisqu'il aura perdu sa qualité de chômeur. Si les délais de paiement accordés par le juge de paix sont insuffisants, en raison même de l'importance de la dette contractée pendant la longue durée de la période de chômage ; si, d'autre part, la saisie-garde indique une estimation immobilière inférieure à la dette, il est à peu près certain que l'ancien chômeur, locataire défaillant, sera expulsé et ses meubles vendus à l'encan.

Il faut que la loi exonère totalement les chômeurs du paiement de leur loyer.

Il est du devoir des bons ouvriers de s'employer au vote et à l'application immédiate de cette loi. C'est une chose qu'on ne devrait pas avoir à leur rappeler.

Il en est de même en ce qui concerne le montant des allocations. Avec dix francs par jour, plus quatre francs par personne à sa charge, le chômeur doit subvenir aux besoins de sa famille mais, chose monstrueuse, il tombe malade. Il n'a même plus droit à cette maladie alors que l'assurance sociale est condamnée à mourir de faim !

Consuls qui lisez ces lignes après avoir bien mangé, bien et bien dormi, n'avez-vous pas entendu dire que, dans les plaines de l'Europe orientale vivent des loups ? Lorsqu'ils trouvent leur nourriture ils se cachent loin des villages. Mais, quand l'hiver arrive, que la faim les tente, ils se rassemblent et ils attaquent...

La masse, chaque jour grandissante, des chômeurs ne peut plus attendre la mise en application des mesures que vous préconisez, les plans que vous élaborerez. Il lui faut immédiatement de l'emploi et de la paix.

Les révoltes qui ne suscitent pas, les démolitions qui ne laissent faire. A toutes les échéances guerrières du régime, ils joignent parfois leurs échéances propres. Ils fournissent au peuple une explication démocratique des guerres capitalistes. Ils surveillent les réactions populaires et en dirigent les effets. A la guerre sociale comme à la guerre nationale, ils sont les serviteurs éclairés du capital.

\*\*

En cette conjoncture historique, je crois que les désirs de guerre d'une nation sont en raison directe de leur instabilité sociale.

C'est pourquoi je crois que les fascismes moins dangereux pour la cause de la paix que les démocraties chancelantes. Les régimes totalitaires excluant les hypocrisies pacifistes n'entreprendront la guerre qu'à bon escient. Ils repoussent les embrouillages sentimentaux. Le fascisme italien a suivi petitement le brigandage de l'impérialisme français.

La vraie source de la vraie guerre, les travailleurs anglais ne sont pas loin de l'avoir trouvée avec les bobards sanctionnés. Dès qu'ils le voudront, les pétroliers anglais les déchireront de chômage qui lui permettront de crever moins.

Ou vous êtes capables de mettre fin à un tel désordre, alors, l'heure est venue de passer aux actes : ou vous n'êtes pas capables de réaliser les réformes attendues. Alors vous devez laisser à d'autres les responsabilités que vous n'avez pas le courage d'assumer.

L'heure n'est plus de risquer votre siège. L'heure est venue de vous sacrifier à la cause que vous avez sollicité de défendre.

L'ère des discours et des manifestations est terminée. Celle de l'action est commencée. Vous avez été à même de constater la spontanéité du dernier mouvement au sujet duquel vous n'avez pourtant pas été consultés. Rien n'a résisté devant la vague des travailleurs mécontents qui a passé, bousculant vos théories et vos prévisions en emportant beaucoup de votre prestige.

Rien ne résistera devant celle des chômeurs affamés, qui emportera à jamais ce qui en reste.

Réveillez-vous ! Il est temps, il est grand temps ! Vous avez déjà laissé passer l'heure une fois, la seconde fois il sera trop tard !

Fermez un peu le catéchisme de vos doctrines et ouvrez davantage votre cœur !

Soyez humains et souvenez-vous que ventre affame n'a point d'oreilles.

H. GEUFFROY.

## Ils étaient mille...

Nous avons été sans nouvelles des fiers-à-bras qui expulsèrent, par la force, du cortège du Mur des Fédérés, ceux qui se permirent de clamer des mots d'ordre trop peu orthodoxes...

Puis nous apprenons qu'ils étaient allés soutenir à Barcelone, aux Jeux ouvriers, la réputation de l'athlétisme français...

Ils furent donc surpris par la tourmente qui révèle dans ses fondements la péninsule ibérique. Ce qui n'empêche pas les Jeux d'avoir lieu. Car la révolution est une chose et le sport en est une autre, bien différente.

Ils sont revenus nos sportifs, et se sont, acclamés au cours de différents meetings. Nous ne partageons pas cette ferveur.

Ils étaient mille... là-bas, à pied d'œuvre de la révolution sociale, et ils avaient une belle occasion d'être des hommes et des héros.

Ils ont préféré la désertion...

## Dictatures et démocraties préparent la guerre

par Luc Monfort

La guerre peut arriver demain. Tout peut arriver demain. Hitler fait le malin avec Dantzig. Et les Français font les malins autour d'Hitler. En vérité le régime allemand conserve dans ses actes une apparence de raison. Les démocraties qui l'entourent ne pourraient pas toutes en dire autant. Je crois que si Hitler joue au chantage de la guerre, la démocratie française et la Russie soviétique ne font pas moins chanter leurs peuples avec la menace hitlérienne. Remarquez comme tous les nationaux ont fait vibrer la corde patriotique du peuple français. Les époques guerrières ou pré-guerrières sont très favorables à la conservation sociale. On nous dit : « Devant une puissance unie pour la guerre, restons unis pour la riposte ». Naturellement, dans la guerre il n'y a plus ni ouvrier, ni bourgeois, tout le monde est bien d'accord là-dessus. Les Révolutionnaires eux-mêmes se font une idée de l'intérêt national.

Les capitalistes n'ont pas de raison de chercher dans la guerre ce qu'on peut avoir par la paix. Les fascismes non plus pour l'instant. Tandis que les démocraties ont des raisons principales entre autres, ou des raisons de haute stratégie révolutionnaire. C'est ici qu'il faut bien faire la division entre politiciens démocrates et prolétariats.

Le prolétariat n'a aucun intérêt



## Notre ennemi est chez nous!

Il ne suffit pas de prétendre qu'un adversaire est à la solde d'Hitler ou un complice de Doriot pour prouver qu'on a raison. Non, en dépit de tous les anathèmes des néo-patriotes du Parti Communiste je persiste à penser qu'une guerre, quelle qu'elle soit, qu'on l'appelle ou non de l'épithète d'antifasciste, sera toujours une défaite du prolétariat. J'entends bien que les événements d'Espagne donnent à cette affirmation un caractère troublant...

— Et si un pays fasciste attaquait l'Espagne, que feriez-vous ? nous demanderont. C'est aussi la question que se posaient hier les instituteurs syndiqués, dans leur Congrès de Lille. C'est l'angoissante question que se posent tous les hommes qui veulent en ce moment soutenir par tous les moyens le prolétariat espagnol sans renier cependant leur idéal révolutionnaire.

Nous n'éluderons pas le problème. Nous supposerons qu'on accepte la théorie des staliniens et que (pour préciser), Hitler attaquant l'Espagne, les travailleurs français remettent sac au dos et partent pour une nouvelle guerre.

Qu'arrivera-t-il ? Il arrivera d'abord ceci que, par le jeu des alliances et des pactes, le monde tout entier sera entraîné dans une guerre dont le caractère d'atrocité dépasserait tous les précédents historiques et qui provoquerait de telles ruines et de telles hécatombes qu'il faudrait sans doute des siècles pour en effacer les effets moraux et matériels. Il arriverait aussi que la classe ouvrière, par nécessité technique (car si on accepte la guerre, il faut accepter également toutes les conditions de la guerre et la première de toutes est de remettre tous les pouvoirs aux militaires chargés de la diriger), se trouverait contrainte, pour lutter contre le fascisme, d'établir un régime de dictature qui serait comme une sorte de fascisme agrégé. Que deviendrait, là-dessous, l'idéal révolutionnaire ? Que deviendrait la Révolution espagnole ? Le dernier effet de cette politique serait d'escamoter l'une et l'autre. Qu'on s' imagine une telle guerre et qu'on se demande ce qu'il adviendrait de l'héroïque combat mené par nos camarades espagnols ? Immédiatement il perd tout son sens. L'essentiel n'est plus de savoir si ces hommes pourront vaincre leurs ennemis de classe. L'intérêt se déplace. Il passe du plan révolutionnaire au plan impérialiste. La flamme ardente qui brûle en ce moment autour de Saragosse et dans la Sierra de Guadarama est étouffée. A sa place s'élève

l'immense bûcher sur lequel les prolétaires acceptent de mourir pour une cause qui n'est plus la leur.

Comment nos communistes ne comprennent-ils pas ces évidences ? Pendant des années on leur a inculqué cette idée que leur ennemi est leur propre impérialisme et voilà que, soudain, ils se mettent en défenseurs fervents de ce même impérialisme. Comment ne comprennent-ils pas qu'en acceptant la guerre, qu'en y poussant avec cette farouche énergie que Cachin mettait l'autre soir à Wagram, qu'en dressant de plus en plus violemment dès les gouvernements français et allemand l'un contre l'autre, qu'en pratiquant une politique de provocation, qu'en répandant cette psychose de guerre qui prépare une capitulation des cœurs, une démission des hommes renouvelée de 1914, qu'en associant leurs efforts à ceux de la nation française, ils tournent le dos à la Révolution espagnole qui est une lutte de classes ?

Toutes les logmachies cèdent devant cette alternative : il faut choisir entre la guerre et la révolution, entre la guerre impérialiste et la lutte anti-fasciste. Les confondre c'est se résigner de cruels martyrs, c'est courir aux pires catastrophes. Le combat révolutionnaire ne peut se concevoir sous la forme d'une vaste coalition internationale des forces ouvrières contre les forces capitalistes. Cela résulte non pas de la volonté des hommes mais de la nature des faits, d'une détermination à la fois historique et géographique. Concrètement, cet état de choses se traduit par l'impossibilité de concevoir la lutte révolutionnaire indépendamment des groupements nationaux. Si l'on veut nous permettre une comparaison, nous dirons que le front prolétarien est un front divisé en secteurs nationaux. C'est le sens du mot profond de Lénine combattant la conception socialiste de la défense nationale : **notre ennemi est chez nous**.

Il n'est pas mauvais de nous en souvenir au moment où la confusion est matresse et où des hommes politiques, reprenant presque sans y rien changer les mots d'ordre mortels de 1914, prétendent conduire à nouveau la classe ouvrière à la tuerie. Pour défendre nos frères d'Espagne, nous devons tout entreprendre. Mais avec clairvoyance. Mais sans tomber dans le piège nationaliste. Avec la Révolution espagnole, partout et toujours !

Avec notre impérialisme, jamais !  
LASHORTES.

## ON VEUT FAIRE MOURIR OTELLO GAGGI

Nous avons, à plusieurs reprises, attiré l'attention des camarades et de tous les hommes de cœur sur la situation créée, en Russie, au librairie Otello Gaggi.

Gondamné en Italie à trente ans de réclusion pour tentative insurrectionnelle, en 1921, notre camarade parvint à se réfugier en Russie. Il y vécut à peu près en paix avec le régime communiste pendant environ quinze années.

Arrêté par le G. P. U. le 2 janvier 1933 comme opposant, avec des milliers d'autres, à la suite de l'attentat Kirov, il fut condamné, sans jugement, à trois ans de déportation en Sibérie. Sa compagne a été également déportée, sans raison aucune, dans une autre localité sibérienne.

Gaggi fut envoyé tout d'abord à Jarensk, petit village perdu sur le fleuve Vincida. Climat terriblement dur pour ce fils de Toscane. Ses poumons en souffrent sérieusement : la tuberculose en fit vite sa proie.

Il y a quelques semaines, il nous avertit de suspendre toute correspondance : il partait pour une destination inconnue.

Optimistes, nous pensons que les protestations qui sont élevées un peu partout contre le traitement infligé à notre camarade sont celle à Moscou quelque clémence. D'autant plus que, en coïncidence, on menait grand bruit dans le monde à propos de la nouvelle Constitution « démocratique » projetée : « Personne, dit l'article 127 de la Constitution annoncée, ne peut être mis en état d'arrestation que par décision du tribunal... »

Gaggi, donc — continuons-nous naïvement à penser — condamné administrativement par une autorité policière, a dû être gracié ou bien passera-t-il bientôt devant une juridiction régulière, avec possibilité de défense ; ainsi, pourra-t-il enfin rejoindre sa compagne et son enfant, abandonnés à Moscou... Ou bien, encore, est-on en train, là-bas, de procéder à une vaste application de mesures amnistiantes (comme cela s'est produit malgré tout en Italie et jusqu'en Allemagne) et Gaggi, révolutionnaire cent pour cent, a pu être un des premiers à en bénéficier...

Hélas ! laissons la parole à notre camarade. Dans sa première lettre, reçue le 27 mai de Semipalatinsk, il nous dit :

« ... Après une longue pérégrination de quinze jours de voyage, me voici enfin au nouveau point de déportation (Asie Centrale). Je suis à Semipalatinsk, ville asiatique dans le désert de sable, complètement dépourvue de végétation et riche seulement en fleurs tropicales. Nous pouvons en conclure que ceux qui m'ont envoyé dans ce cimetière sablonneux ont voulu aggraver ma pénitence. Mon faible physique a été vaincu, mais mon esprit et ma foi politique sont loin de perdre de leur vigueur dans les privations quotidiennes.

« Le jour de mon arrivée à Semipalatinsk, le policier chargé de mon inscription fut brutal et inhumain. A ma demande pour que me fut indiqué un abri pour la nuit, il débrouilla pour — fut sa réponse. Démuni de tout moyen d'existence, je fis observer que les organismes centraux de Moscou m'avaient alloué un subsiste qui me garantissait tout au moins un morceau de pain tous les jours. Il me fut répondu alors qu'à Moscou commandaient ceux qui se trouvaient à Moscou, mais qu'à Semipalatinsk je n'aurai perçu aucun secours et, sur mes vives protestations, on m'imposa durement silence jusqu'à eux. — Adresser à Hem Day, boîte postale n° 4 (Bruxelles). »

Et, dans sa seconde lettre du 6 juin, il ajoute : « ... Semipalatinsk, grosse bourgade asiatique, est un agglomérat assez varié de nationalités : Russes, Kirghizes, Polonais, Tartares, Cosacos, Juifs, Tziganes. Il manquait le représentant italien et cet honneur est échu à moi. Cette région a été élué, par Nicolas 1er comme déportation pour Dostoevsky et aux Décabristes. Géographiquement désertique, elle est bâtie par des ouvriers très violents et des vents terribles qui aident et rendent la respiration très difficile. En hiver, la température descend à 40° au-dessous de zéro et si cela va ajouter le vent glacial, l'air va être certainement impossible pour moi cet hiver... »

Notre camarade nous dit qu'il introduira « une demande de transfert — et nous l'appuierons de notre mieux — et, en même temps, fait appel aux camarades afin d'être aidé avec des envois de vêtements chauds avant que l'hiver le surprenne sans qu'une mesure de grâce soit intervenue. Nous ne voulons rien ajouter à l'éloquence simple et terrible de la brève description de Gaggi. Celui qui lira saura, de lui-même, en tirer les conclusions qui s'imposent. Notre conviction est désormais faite et nous savons par expérience que les protestations les plus vigoureuses sont vaines contre un régime qui, par ses méthodes de gouvernement, s'est placé bien en-dessous des régimes fascistes, si nous ne savons pas exercer une pression directe sur les partis et mouvements populaires qui représentent ce régime à l'étranger ou qui ont avec celui-ci contracté des alliances sur le plan international.

Il ne s'agit pas seulement de la vie d'Otello Gaggi, mais de l'existence même du peuple russe. L'application de certains droits que prévoit la nouvelle constitution bolchevique se traduiront en une colossale mystification de plus, à l'usage du Front populaire, si l'on ne saura pas exiger la fin de la toute-puissance du G. P. U. et une amnistie complète pour les condamnés politiques (la Russie bolchevique est le seul pays qui n'a jamais concédé d'amnistie en presque vingt ans de pouvoir absolu) !

Ceux qui, en bonne foi, espèrent instaurer la justice sociale dans les pays de l'Occident avec l'aide des partis communistes, sauront-ils vouloir un peu de justice pour le peuple russe et la volonté de leurs alliés dans les Fronts populaires, Fronts uniques, etc.? En ne le faisant pas rapidement seraient de la complicité.

Les anarchistes eux, se sont assujettis une tâche claire et précise : abattre tous les pouvoirs des hommes sur les hommes pour que puisse triompher la véritable justice sociale.

Pour la C.I.D.A. : Hem Day.

N. B. — Nous invitons tous ceux qui voudraient organiser l'envoi de vêtements chauds usagés (les neufs coûtent énormément à la douane russe) pour le camarade Gaggi, à bien vouloir nous écrire. Nous fourirons toutes les instructions nécessaires. De même pour ceux qui voudraient envoyer des colis de nourriture : riz, haricots, fruits secs, saucissons, lard, fromage, etc. La taille du camarade Gaggi est moyenne. A ceux qui nous le demanderont, nous fourirons également l'adresse de Gaggi pour qu'on lui écrive (comme il en a exprimé le désir) et on lui envoie de la lecture (sous peu recommandé). Nous ajoutons aussi que Gaggi a dû abandonner une fillette à Moscou et qu'il a une compagnie à aider, déportée comme lui. Les camarades devraient faire de leur mieux pour nous procurer les moyens nécessaires — en agent — afin que notre solidarité puisse arriver jusqu'à eux. — Adresser à Hem Day, boîte postale n° 4 (Bruxelles).

## La trahison du «Front Populaire»

Dernières nouvelles : — Le Gouvernement français propose aux Puissances la neutralité absolue à l'égard des affaires d'Espagne ; en conséquence, aucune lourdeur d'armes ou de munitions ne sera faite aux belligérants.

De la part d'un tout autre gouvernement, Anglais, Belge, Suédois, Suisse ou Bolivien, la stricte neutralité s'expliquerait peut-être ; certes, la politique intérieure d'un quelconque pays ne saurait intéresser qui que ce soit à l'étranger, d'après le droit international : le lingage doit se laver en famille et la vieille accusation d'une victoire venue dans les fourgons de l'étranger est toujours redoutable.

Mais aujourd'hui, où le Front Populaire, les armes à la main, défend contre le Fascisme le droit du peuple espagnol à la liberté, il est cynique, pour essayer de justifier une non-intervention, de se réfugier derrière de vieux concepts de souveraineté nationale, de frontières sacrées et de textes sacro-saints.

Le Gouvernement français déclare qu'il y a d'une part, en Espagne, un pouvoir légalement et légitimement constitué, et, de l'autre côté de la barricade, des factieux ; et il se refuse à prendre parti !

Mais, le Ministère français ne pose pas le problème dans son intégralité. Gouvernement espagnol établi et reconnu, oui, certes, mais il faut ajouter qu'il est un gouvernement de Front populaire, issu de la même source que son frère de France : l'amour de la liberté et la haine du fascisme. Il ne s'agit pas de la lutte entre un pouvoir quelconque, provenant d'élections ordinaires, et des ambitieux, mais bien de la guerre entre le Fascisme et le Peuple tout court, entre ceux qui meurent pour leur liberté et Franco qui se déclare capable de fusiller la moitié de l'Espagne pour asservir sa domination ! Au reste, le Fascisme international l'a bien compris ainsi, de l'aveu même du « Populaire » : Mussolini et Hitler soutiennent les insurgés depuis le 1<sup>er</sup> jour de la rébellion.

Le Front populaire français, lui, par la voie de ses chefs, se réfugie dans la non intervention, oh ! très amicale ; ses yeux les plus chers vont aux militants « loyaillistes », mais il ne peut pas faire davantage ! vous comprenez, oh ! camarades espagnols, les textes du droit international, les convenances, etc.

Cela s'appelle une trahison ; mieux ou pire, c'est un assassinat, voulu et prémedité.

Les Fronts ou Front populaire sont des formations politiques, hybrides et assez artificielles composées et de bourgeois socialistes par sondage calcul, mais uniquement bourgeois au fond du cœur, et de socialistes réformistes, pour la plupart prébendés, partis prennent à l'assiette du beurre et socialistes dans la mesure où leur tartine sera plus grasse, et enfin, de la foule des ouvriers, des parias de la vie, de ceux qui n'ont jamais rien eu à perdre ; de ceux pour qui ces mots : pain, paix, liberté ne sont pas des vies gonflées de vent, de ceux qui croient au « socialisme » et qui l'espèrent depuis un demi-siècle : du peuple enfin, qui veut aujourd'hui l'application de ce socialisme.

Il a conquis naguère le pouvoir ; il veut qu'il passe aux actes ; c'est l'aile active de ce Front populaire qui, en France, devant les atermoiements de ses chefs, décida elle-même d'occuper les usines, et arracha ainsi par l'action directe, au capital et aux politiciens, un minimum de réalisations.

En Espagne, c'est également cette aile extrême gauche qui poussa à la révolution, qui relança sans cesse les politiques rétro, et qui maintint partout l'esprit révolutionnaire.

Il faut convenir que ce furent-ils, en France comme en Espagne, des empêcheurs de danser en rond ; quoi ! des hommes qui exigent des actes et non des paroles, des réalisations et non des promesses ! Les politiciens arrivés, ceux pour qui le socialisme et le communisme n'ont été que des moyens de se hisser au pavos et de parvenir enfin à posséder cette richesse qu'ils ont tant décriée quand ils ne l'avaient point ; ceux qui ont maintenant tout à perdre, ceux-là ont mis tout en œuvre pour sauver ce capital qui commençait à devenir un peu le leur.

Elle nous avons vu les maîtres du Parti communiste arrêter les grèves, décréter que tout n'était pas possible, qu'il fallait d'abord organiser les positions conquises et faire confiance, toujours confiance ! Et ce bel enthousiasme d'il y a deux mois, cette superbe mobilisation ouvrière, cette Révolution s'annonçant triomphale pourvu qu'elle suive dur, tout cela se termina en chansons, cortèges, bannières, fêtes champêtres, et abandons, purement et simplement.

Aujourd'hui, bourgeois, socialistes, communistes, tous communient dans le même amour de notre beau pays de notre belle France : le Croix de Feu éteint, professe des révoltes et non des promesses ! Les politiciens arrivés, ceux pour qui le socialisme et le communisme n'ont été que des moyens de se hisser au pavos et de parvenir enfin à posséder cette richesse qu'ils ont tant décriée quand ils ne l'avaient point ; ceux-là ont maintenant tout à perdre, ceux-là ont mis tout en œuvre pour sauver ce capital qui commençait à devenir un peu le leur.

Elle nous avons vu les maîtres du Parti communiste arrêter les grèves, décréter que tout n'était pas possible, qu'il fallait d'abord organiser les positions conquises et faire confiance, toujours confiance ! Et ce bel enthousiasme d'il y a deux mois, cette superbe mobilisation ouvrière, cette Révolution s'annonçant triomphale pourvu qu'elle suive dur, tout cela se termina en chansons, cortèges, bannières, fêtes champêtres, et abandons, purement et simplement.

Aujourd'hui, bourgeois, socialistes, communistes, tous communient dans le même amour de notre beau pays de notre belle France : le Croix de Feu éteint, professe des révoltes et non des promesses ! Les politiciens arrivés, ceux pour qui le socialisme et le communisme n'ont été que des moyens de se hisser au pavos et de parvenir enfin à posséder cette richesse qu'ils ont tant décriée quand ils ne l'avaient point ; ceux-là ont maintenant tout à perdre, ceux-là ont mis tout en œuvre pour sauver ce capital qui commençait à devenir un peu le leur.

Et c'est alors qu'apparaissent à point voulu, les Franco, Mola, et autres fascistes.

Les officiers révoltés entraînent leurs hommes ignorants et c'est l'assassinat du peuple qui commence.

Car, il n'y a pas de doute : la guerre civile en Espagne ne rend rien moins qu'à l'extermination des camarades de la F.A.I.

et de la C.N.T.

(Lire la suite en page 6.)

## L'ENQUÊTE DU LIBERTAIRE

### L. ANDER

Le bien est certain. Mais il faut agir « là où sont des ouvriers » pour éviter le mal.

Les militants anarchistes pour qui la question sociale existe et qui ne séparent pas leurs conceptions philosophiques de leurs préoccupations sociales ont tous été profondément remués par la question posée par l'enquête ouverte sur l'initiative de notre ami Sébastien.

Pour ma part, je ne pense pas qu'on puisse interpréter la question comme un dilemme duquel il faudrait nécessairement choisir le premier ou le second terme.

En effet, peut-être, si l'on est véritablement révolutionnaire, ne pas se réduire à voir « d'abord massif des ouvriers dans ces authentiques organisations de classe que sont les syndicats ».

C'est un bien que l'unité ait mis un terme à l'indifférence ouvrière en matière de syndicat.

C'est un bien que les patronats français qui a pu, pendant quinze années de scission, faire à peu près tout ce qu'il lui plaisait, ait en face de lui une classe ouvrière puissamment organisée et capable non seulement de lui résister, mais même de passer à l'attaque.

Quant au second terme de la question, comment ces avantages puissants pourraient-ils enfin s'analyser, se retourner contre l'intérêt des travailleurs ? Comment ce bien peut-il devenir un mal ?

Ici, ce n'est plus sous son aspect général que se pose le problème, mais sous un angle bien particulier, sous l'angle de nos conceptions personnelles.

Il est évident que nous redisons que cette masse inexpérimentée, sans traditions syndicales, ne soit le jouet trop docile des partis politiques, et de leurs dirigeants.

« A ce danger, je ne vois qu'une solution : c'est de ne pas leur laisser précisément le champ entièrement libre. Il se trouve un certain nombre de camarades qui déclarent que d'ores et déjà, toute possibilité de redressement du mouvement syndical est vouée à l'échec, et qu'en conséquence il y a mieux à faire qu'à perdre son temps dans ces « cohées » massives que sont devenues les organisations syndicales.

Une telle position me surprend toujours quand elle émane d

